

donnaient sur la rue. Deux chambres à coucher prèr du salon nous fûmes assignées. Je commandai le dîner pour six heures, m'étant assuré que cette heure convenait à M. Carter, qui retirait doucement toutes les couvertures de voyage qui l'enveloppaient, et regardait délibérément chaque objet qui était dans la chambre, comme s'il pensait qu'il pouvait y avoir quelque fragment de renseignement à recueillir d'une persienne ou d'un seau à charbon, ou quelques mystères cachés dans les tiroirs du buffet. Je crois que l'habitude de l'observation était si puissante chez cet homme, qu'il épiait involontairement les choses les plus insignifiantes.

C'était un jour triste et désagréable, et j'étais bien aise d'avancer ma chaise près du feu, et je m'y établis commodément pendant que le garçon alla chercher une bouteille de soda et pour six pence d'eau-de-vie pour mon compagnon, qui se promenait dans la chambre les mains dans ses poches et ses sourcils gris froncés.

La récompense offerte par le gouvernement pour l'arrestation de l'assassin de Joseph Wilmot était la mise à prix ordinaire de la tête d'un meurtrier. Le gouvernement avait offert de payer cent livres à la personne ou aux personnes qui pourraient donner quelque renseignement qui permettrait de s'emparer du coupable ou des coupables de ce crime. J'avais promis à M. Carter de lui donner, en outre, cent livres de ma poche s'il réussissait à résoudre le mystère de la mort de Joseph Wilmot. La récompense en jeu était par conséquent de deux cents livres, et c'était un enjeu assez joli et assez élevé, me dit M. Carter, pendant que cette affaire allait son train. Je lui avais donné l'engagement écrit d'avoir à lui payer cent livres le jour même de l'arrestation du meurtrier, et j'étais très à même de remplir cet engagement, sans crainte de réclamer un service de ma mère, car j'avais économisé environ mille livres pendant mes douze années de service dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

Je vis à l'aspect de M. Carter qu'il réfléchissait et très sérieusement. Il but sa bouteille de soda et d'eau-de-vie, et ne dit pas un mot au garçon qui lui apporta ce mélange ; mais quand cet homme fut sorti, il vint se planter devant moi sur le tapis du foyer.

"Je vais vous parler très sérieusement", me dit-il.

Je l'assurai que j'étais prêt à entendre tout ce qu'il pourrait avoir à dire.

"Quand vous vous servez d'un agent de police, n'employez jamais un homme en qui vous ne pourriez avoir entière confiance. Si vous n'avez pas foi en lui, n'ayez rien à démêler avec lui, car on ne doit pas lui confier les plus chers secrets de la famille, qui furent toujours regardés comme sacrés par un honnête homme, parce que c'est un misérable et que vous feriez mieux de marcher sans son aide. Mais, quand vous avez mis la main sur un homme qui vous a été recommandé par des gens qui le connaissent bien, fiez-vous à lui et sans crainte. Ne lui racontez pas une partie de votre histoire, en lui cachant l'autre ; parce que, voyez-vous, le travail fait au crépuscule ne vaut guère mieux que celui fait dans l'obscurité. Maintenant, pourquoi vous dis-je ceci, M. Austin ? Vous le savez aussi bien que moi : je le dis parce que je sais que vous n'avez pas confiance en moi.

—Je vous ai dit tout ce qu'il était absolument nécessaire que vous sachiez, lui répondis-je.

—Pas le moins du monde, monsieur. Il est absolument nécessaire pour moi de tout savoir, si vous désirez que je réussisse dans l'œuvre que j'ai entreprise. Vous craignez de me donner votre entière confiance, sans réserve. Que Dieu ait pitié de vous, monsieur ; dans ma profession, un homme apprend à faire usage de ses yeux, et, quand une fois il a appris la manière de s'en servir, il ne lui est plus facile de les fermer. Je sais aussi bien que vous que vous me cachez quelque chose ; vous me cachez quelque chose, bien que vous soyez à moitié résolu de vous fier à moi. Pendant que nous étions assis en face l'un de l'autre dans le wagon de chemin de fer, vous avez tiré trois fois une lettre de votre poche, et, de temps en temps,

quand vous lisiez, vous me regardiez avec hésitation et votre regard semblait complètement indécis. Vous pensiez que pendant tout le temps je regardais par la fenêtre, très intéressé par la vue des champs de blé que nous traversions alors ; mais, M. Austin, si je n'étais pas capable de regarder par la fenêtre et de vous observer en même temps, je ne vaudrais pas un grain de sel ni pour vous ni pour les autres. J'ai vu assez clairement que vous aviez envie de me montrer cette lettre, et il n'était pas bien difficile de deviner que cette lettre avait quelque rapport avec l'affaire qui nous a amenés à Winchester."

M. Carter s'arrêta et s'établit confortablement dans le coin de la cheminée. Je n'étais pas surpris qu'il eût deviné mes pensées dans le chemin de fer. Je réfléchis sérieusement sur ce sujet. Il avait raison, en somme, sans aucun doute, mais comment pouvais-je raconter à un agent de police mes plus chers secrets... la triste histoire de mon unique amour !

"Ayez confiance en moi, M. Austin, me dit mon compagnon ; si vous avez besoin que je vous serve, ayez entière confiance. Cette même chose que vous me cachez peut être la clef que j'aurais le plus besoin de tenir.

—Je ne crois pas cela, lui dis-je. Cependant, j'ai toutes raisons de vous croire un homme consciencieux et honnête, et je me fierai à vous. Je crois que vous devez vous demander pourquoi je m'intéresse autant à cette affaire ?

—Eh bien ! pour dire la vérité vraie, monsieur, il paraît assez extraordinaire de voir un homme indépendant comme vous prendre tant de peines pour découvrir le vrai et le faux d'un meurtre commis il y a près d'un an, à moins que vous ne soyez un parent de l'homme tué ; et même si cela était, vous seriez bien différent de l'espèce des parents ordinaires, car ordinairement ils prennent cela d'une façon plus paisible que toute autre personne," répondit M. Carter.

Je racontai à l'agent que jamais de ma vie je n'avais vu l'homme assassiné, et n'avais jamais entendu prononcer son nom avant le meurtre.

"Alors, monsieur, je puis dire que je ne comprends pas le motif qui vous fait agir, dit M. Carter.

—Eh bien ! M. Carter, je crois que vous êtes un brave homme, et je veux me fier à vous, lui dis-je. Mais, pour cela, il faut que je vous raconte une longue histoire, et, ce qui est pire encore, une histoire d'amour."

Je sentis que je rougissais un peu en disant ceci, et je fus tout honteux de cette fausse pudeur qui amenait cet incarnat sur mes joues.

M. Carter s'aperçut de mon embarras et fut assez aimable pour m'excuser.

"Ne soyez pas effrayé de me raconter cette histoire parce qu'elle est sentimentale, dit-il ; que le ciel ait pitié de vous ; j'en ai joliment entendu des histoires d'amour. Il n'y a pas beaucoup d'affaires qui s'offrent à nous qui, si nous les sondions, ne nous feraient découvrir un cotillon au fond. Vous vous rappelez l'Oriental qui demandait toujours : "Qui est-elle ?" quand il entendait parler d'un combat ou d'un feu, ou d'un taureau furieux qu'on avait laissé s'échapper, ou de toute autre légère calamité de ce genre ; parce que d'après ces aperçus, il y avait toujours une femme au fond de toutes mauvaises choses qui arrivaient sur cette terre. Eh bien ! monsieur, si ce potentat oriental avait vécu de nos jours et avait été élevé dans la carrière de la police, que Dieu me damne s'il aurait eu besoin de changer d'opinion. Ne soyez donc pas honteux de me faire le récit d'une histoire d'amour, monsieur. J'ai été amoureux moi-même autrefois, bien que j'aie l'air d'un vieux coqueau sec, et j'ai épousé la femme que j'aimais : c'était une petite paysanne, aussi fraîche et aussi innocente que les marguerites de l'enclos de son père ; et, jusqu'à ce soir, elle ne sait pas encore ce qui est réellement mon travail. Elle croit que je suis quelque chose dans la Cité, cher petit cœur."

(A suivre)

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.